

Le plurilinguisme littéraire en tant qu'expression d'une transculturalité en gestation : l'exemple de Jorge Semprún¹

Georg KREMnitz, Vienne

1. Introduction

Le terme de *transculturalité* jouit actuellement d'une certaine audience qui est due en partie au fait que les autres termes qui tentent de décrire les situations complexes de contact de langues et de cultures révèlent tous certaines insuffisances. Récemment, c'est surtout Jürgen Erfurt et le groupe de recherche qui s'est formé autour de lui à Francfort en relation avec le groupe de Strasbourg autour de Christine Hélot qui tentent de lui donner des contours plus clairs (cf. Erfurt 2021, 97-104). Erfurt considère, dans son livre de 2021, la transculturalité comme le *concept de la description scientifique des dynamiques culturelles aussi bien dans le présent que dans le passé*. Sont objet de ces activités les *processus et structures de relations d'échanges et d'entrelacements* qui s'observent sans doute depuis les débuts de l'humanité. La transculturalité suppose que *les cultures se rencontrent dans leur diversité et que le contact entre elles dépend de débats* souvent complexes. Le plus important dans cette série de critères me semble être celui qui dit que les différentes cultures ne se rencontrent pas en bloc dans les sociétés, mais que ce sont *des individus et des groupes restreints qui entrent en contact avec leurs normes, valeurs, opinions, langues et religions*. Pour résumer, il s'agit, toujours selon Jürgen Erfurt, d'un *processus continu* qui gagne de l'importance avec l'intensification de la globalisation et de tous les phénomènes qui s'y rattachent. Le terme a été créé, encore selon Erfurt, en 1940 par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz (1881-1969) qui parle de *tranculturación* pour se différencier du terme d'*acculturation* des chercheurs nord-américains de son temps.

Erfurt insiste sur le fait que ce processus se déroule depuis des temps immémoriaux, mais que jusqu'à présent on s'est peu intéressé aux manifestations

¹ Je remercie mon ami François Pic de sa lecture attentive de ce texte et de ses judicieuses remarques. Cependant, toutes les erreurs qui peuvent subsister sont de ma responsabilité. C'est le texte d'une conférence prononcée le 6 mars 2023 à l'Université de Rouen.

anciennes du phénomène. D'autre part, le plurilinguisme littéraire joue généralement un rôle mineur dans la considération de cette transculturalité. D'un côté, cela est étonnant quand on sait que des textes littéraires peuvent montrer de quelle façon des langues différentes véhiculent des contenus culturels différents et construisent des relations et des ponts entre les cultures. De l'autre côté, cela surprend moins car les discussions actuelles sur la transculturalité se déroulent en général sur des niveaux de compétence langagière assez bas ce qui fait que l'écriture littéraire est souvent considérée comme une pratique d'élites restreintes. Or, il est évident que *dans chaque manifestation langagière d'un individu toutes ses expériences langagières sont virtuellement présentes et peuvent être actualisées*. Nous pouvons en déduire une omniprésence de la faculté linguistique (abstraite ou générale). Chacun d'entre nous qui évolue en plusieurs langues² a sans doute fait cette expérience. L'utilisation de différentes langues ne crée pas uniquement des différences, elle réunit également ce qui est originellement divers. Il faut cependant supposer que ce développement se déroule sur une assez longue durée.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais insister sur le fait que les formes anciennes de la transculturalité mériteraient davantage d'attention qu'elles ne reçoivent actuellement, surtout en ce qui concerne le plurilinguisme littéraire. Dans ce domaine, les exemples abondent : ne pouvant survoler l'ensemble de l'histoire humaine, on pensera plus spécifiquement aux auteurs médiévaux qui dans leur grande majorité ont (d'abord) écrit en latin, une langue qu'ils ont dû apprendre et qui véhiculait en partie d'autres valeurs et d'autres contenus que les langues qu'ils utilisaient dans leur vie quotidienne (la même observation s'applique aux auteurs slaves qui, pendant des siècles, ont écrit en vieux slavon, langue qu'ils ont d'abord dû apprendre). Un exemple particulièrement intéressant de ce point de vue serait Michel de Montaigne dont la biographie langagière, avec ses effets de transculturation, mériterait des études supplémentaires. Un autre exemple captivant pourrait être le poète romantique allemand Adelbert von Chamisso (Louis Charles Adélaïde de Chamisso, 1781-1838), fils d'émigrés après 1789, devenu poète de langue allemande. À présent, les exemples abondent, la mobilité croissante – souvent forcée – y aidant. On pourrait également penser à des écrivains qui, tout en n'écrivant qu'en une langue, grandissent dans un milieu plurilingue et qui s'approprient peu à peu des éléments des différentes cultures, comme l'Allemand Johannes Bobrowski (1917-1965) qui a passé sa jeunesse en Prusse Orientale et en Lituanie, entouré d'allemand, de lituanien, de polonais, de yiddisch et plus tard de russe ; le cas

² Le terme 'langue' ici pris dans un sens très large, incluant des variétés et même des registres.

de figure est quelque peu différent, mais il mériterait qu'on le prenne en considération.

Ne pouvant parcourir avec vous l'ensemble de l'histoire littéraire sous cet aspect, je vais me limiter à un auteur qui me paraît particulièrement intéressant. Je voudrais présenter des aspects de transculturation à l'aide de quelques propos de l'écrivain Jorge Semprún y Maura, prononcés dans un laps de temps de plusieurs décennies, surtout à l'occasion d'entretiens. D'abord, je voudrais présenter brièvement sa biographie car son nom ne me semble plus très présent, surtout pour les plus jeunes. On pourra constater comment les positions de Semprún, en ce qui concerne ses conceptions linguistiques et culturelles, évoluent grâce à l'accumulation de ses expériences. Je terminerai en tentant de donner une brève synthèse de cette évolution culturelle³.

2. Esquisse biographique de Jorge Semprún

Jorge Semprún⁴ y Maura est né le 10 décembre 1923 à Madrid⁵ ; il appartient à une grande famille de libéraux conservateurs. Son grand-père maternel est Antonio Maura y Montaner (1853-1925), plusieurs fois premier ministre espagnol, originaire de Majorque, partisan d'une « révolution d'en haut » en Espagne pour mettre le pays à l'heure européenne. Malheureusement, le roi, Alphonse XIII (1886-1941), ne saisit pas l'intérêt des réformes envisagées, avec les conséquences que l'on sait : le 14 avril 1931, la deuxième république espagnole est proclamée. Le père de Jorge Semprún, José María Semprún y Gurrea (1892-1966), républicain, devient sous la Deuxième République gouverneur civil de plusieurs provinces et ensuite le dernier représentant diplomatique de la République à La Haye. La mère, Susana Maura Gamazo (1894-1932) meurt tôt, Semprún grandit surtout élevé par des bonnes et des gouvernantes (elles sont

³ Je m'appuie sur des publications personnelles antérieures, notamment G.K., 1993, ²2015, 236-245 et 2022.

⁴ C'est la forme espagnole de son nom. Pendant longtemps, quand il ne pouvait publier qu'en France et plus tard encore, son nom s'est écrit Jorge Semprun. Ce n'est qu'après l'an 2000 environ que le graphie Semprún s'impose en France.

⁵ La présentation la plus exacte de sa vie se trouve dans Semprún 2012. Jean-Louis Panné (sans indication du nom d'auteur) y rassemble les dates les plus importantes : « Jorge Semprún, vie et œuvre 1923-2011 », 13-83. La biographie de Soledad Fox, 2016 ne répond pas à toutes les questions, le livre de Franziska Augstein, 2008 la complète par endroits. Dans les deux livres se trouvent des indications bibliographiques supplémentaires.

le plus souvent de langue allemande, cela explique entre autres sa maîtrise précoce de cette langue). Bien plus tard, le père se remarie, mais entre la nouvelle femme et les enfants les relations restent distantes.

Après le début de la Guerre civile, la famille se trouvant au Pays Basque se sauve en bateau, naviguant de Lekeitio (en Biscaye) à Bayonne. De là, elle retourne en zone républicaine ; quand le père est nommé aux Pays-Bas, elle l'y rejoint en automne. Quand les Pays-Bas rompent les relations diplomatiques avec la République espagnole, au début de 1939, la famille s'installe en France où le père a des relations avec des catholiques progressistes autour de la revue *Esprit*. Jorge, qui à côté du castillan maîtrise bien l'allemand et sait un peu de néerlandais, apprend rapidement le français parlé (il avait déjà des connaissances de lecture). En 1941, il passe le baccalauréat et s'inscrit à la Sorbonne. Très tôt, il s'engage dans la *Résistance*. A cette époque, il est déjà communiste, entre autres à la suite de la lecture de Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe* (1923). Le 8 octobre 1943, il est arrêté par la police allemande et en janvier 1944 transféré au camp de Buchenwald. Il survit, en partie grâce à la protection du Parti Communiste qui a su organiser ses structures dans le camp. Le 11 avril 1945, Buchenwald est libéré par des troupes américaines. Semprún peut rentrer en France, passe un été difficile et travaille dorénavant en tant que traducteur pour l'UNESCO, mais surtout pour le Parti Communiste Espagnol en exil. Depuis 1952, il travaille exclusivement pour le PCE, entre 1953 et 1963 une grande partie du temps dans l'illégalité en Espagne. Dès 1954, il entre au comité central du parti.

Lors d'un séjour à Madrid, en 1962, quand il est obligé de se cacher, poursuivi par la police franquiste, il écrit « d'une seule traite », comme il dira plus tard, et en français son premier livre *Le grand voyage* qui décrit son voyage de déportation à Buchenwald au début 1944. Entre temps, il s'éloigne de plus en plus de la ligne politique du Parti Communiste, et critique cette ligne à la suite de ses expériences dans la clandestinité en Espagne (en témoigne par exemple le scénario du film *La guerre est finie*, 1966). En janvier 1965, il est exclu, avec Fernando Claudín (1915-1990), du parti communiste espagnol. Cependant, sa deuxième carrière, celle d'écrivain, a déjà commencé à ce moment-là : en 1963, Gallimard publie *Le grand voyage* qui est couronné du *Prix Formentor*, un des prix littéraires européens les plus en vue. Le prix consiste entre autres dans la publication de l'ouvrage par les 13 éditeurs de 13 pays différents qui le décernent. De fait, l'édition espagnole sera interdite par la censure franquiste.

En réalité, Semprún s'était considéré écrivain dès sa jeunesse, bien sûr en langue castillane. Il en parle dans un entretien de 1973 :

“No decidí en un momento concreto ser escritor. Desde niño lo tenía decidido. Había escrito cantidad de poemas a los diecisiete, dieciocho, diecinueve años.” (Roig 1973, 32)

Cependant, il ne pourra réaliser son rêve immédiatement après la guerre, une distance mentale et temporelle sera nécessaire avant qu’il puisse s’y consacrer. Les ruptures politiques contribuent aussi à allonger ce délai. Une première tentative de traiter littérairement sa période de déportation se termine par un effondrement physique et psychique qu’il décrira dans *L’évanouissement* en 1967. Dans un entretien avec la journaliste autrichienne Sigrid Löffler il se souvient :

« Dès mon retour de Buchenwald en 1945, j’ai commencé à écrire sur ce sujet. Cela ne devait pas devenir un simple témoignage mais une véritable fiction littéraire. [...] Pour moi, l’écriture sur Buchenwald était un retour vers la mort. En écrivant, je me tourmentais de juin jusqu’en hiver 1945. En janvier 1946, j’ai compris que c’était impossible. Je devais me donner le temps, je devais attendre et pouvoir oublier, pour ensuite sortir les souvenirs de nouveau. Pour pouvoir survivre, j’ai refoulé Buchenwald pendant des décennies. [...] Mais, en même temps, je ne pouvais pas écrire sur autre chose. » (Löffler 1992, 66, trad. Fr. G.K.)⁶

Dans ses textes ultérieurs, il revient sans cesse sur l’expérience du camp. Il s’approche de plus en plus de cette réalité dangereuse, réduisant la partie fictionnelle de ses textes et augmentant celle de l’expérience réellement vécue. En 1994 encore, il donne à un de ses ouvrages autobiographiques le titre *L’écriture ou la vie* pour faire comprendre, à quel point il était périlleux pour lui – surtout pendant les premières années – de se tourner vers le passé. C’est peut-être la raison pour laquelle, après le deuxième ouvrage d’essence autobiographique de 1967 (dans lequel, comme dans le premier, beaucoup de détails sont travestis), il se dirige vers des ouvrages plus fictionnels, qui toutefois se déroulent tous dans le présent ou dans un passé immédiat, comme *La guerre est finie* de 1966

⁶ „Sofort, als ich 1945 aus Buchenwald zurückkam, begann ich darüber zu schreiben. Es sollte kein einfacher Zeugenbericht sein, sondern eine wahre Fiktion in literarischer Form. [...] Für mich war das Schreiben über Buchenwald eine Rückkehr in den Tod. Ich qualte mich mit dem Schreiben über Buchenwald von Juni bis in den Winter 1945. Im Januar 1946 sah ich ein, dass es unmöglich war. Ich musste mir Zeit geben, ich musste warten und vergessen können und dann erst die Erinnerungen wieder hervorholen. Um zu überleben, habe ich Buchenwald jahrzehntelang vollkommen verdrängt. [...] Aber ich konnte in der Zwischenzeit auch über nichts anderes schreiben.“

(où les éléments autobiographiques se reconnaissent cependant facilement) ou *La deuxième mort de Ramon Mercader* de 1969⁷. S'ajoutent à cette liste plusieurs scénarios de films importants (comme *Z* ou *L'Aveu*). Il faut attendre la mort de Franco et la réorientation politique de l'Espagne pour lui ouvrir le marché de l'édition espagnole. En 1977 paraît *Autobiografía de Federico Sánchez* (c'était son nom le plus employé dans la clandestinité), son règlement de comptes avec le PC espagnol, et son plus grand succès commercial. De cette façon, il devient également écrivain espagnol reconnu (en réalité, il l'avait toujours été pendant l'époque franquiste car il collaborait déjà à de nombreuses publications de l'exil).

La tentative la plus intéressante de lier les deux langues l'une à l'autre se trouve dans le roman *L'Algarabie* de 1981, où une fiction assez débridée s'empare, pour ainsi dire, des deux langues. Il y tente de soulever par endroits les limites entre elles. Il nous faudra y revenir. Le reste de l'œuvre sera écrit surtout en français, seul le texte autobiographique de 1993 *Federico Sánchez vous salue bien* respectivement *Federico Sánchez se despide de Ustedes*, – qui a pour sujet son passage au ministère de la culture espagnol (1988-1991) –, paraît presque en même temps dans les deux langues⁸. Ce n'est qu'en 2003 qu'il publie son roman en castillan annoncé depuis longtemps, portant le titre *Veinte años y un día*. Par ce texte Semprún se révèle encore une fois écrivain de langue castillane. Il meurt le 7 juin 2011 à Paris.

3. Sur l'évolution des compétences langagières et de la conscience linguistique

Dans son enfance, comme il le raconte plusieurs fois, deux langues sont présentes, le castillan et l'allemand des gouvernantes/bonnes. Les années à La Haye ajoutent, jusqu'à un certain degré, le néerlandais (je ne dispose pas d'informations sur son degré de maîtrise de cette langue), mais quand il arrive en France, début 1939, il sait juste lire le français, comme il dira plus tard : « [...] j'ai lu le français très jeune, avant même d'imaginer que j'aurais à partir en exil et à écrire en français un jour. » (Kohut 1983, 172) Quand il arrive à Paris, il se rend rapidement compte de l'attitude presque hostile des Français à l'égard des étrangers, surtout contre les « Espagnols rouges », comme on disait à l'époque. Il décide d'améliorer rapidement son français afin qu'on ne le reconnaisse plus

⁷ Il s'agit d'un jeu complexe sur plusieurs niveaux dont le héros (?) porte le nom de l'assassin de Léon Trotsky, mais il est un autre.

⁸ Les deux versions sont presque identiques ; mais l'impression est quelque peu différente. Cf. l'analyse de détail de Tanzmeister 1996.

en tant qu'étranger, comme il dit dans le volume *Adieu, vive clarté ...* de 1998 (surtout p. 61 et 79). Il réussit rapidement. Bien plus tard, il insistera sur l'importance du français pour la formation de sa personnalité :

« C'est dans le travail de réminiscence, de reconstruction de ces quelques mois de 1939, en découvrant que l'appropriation de la langue française a joué un rôle déterminant dans la constitution de ma personnalité, que je comprends pourquoi j'ai écrit ce premier livre en français. » (Semprún 1998, 122)

Beaucoup plus tôt, il affirme qu'il ne voulait jamais se laisser assimiler complètement par cette existence en exil :

“Pero al mismo tiempo he procurado no dejarme asimilar. Yo siempre me he mantenido al margen, detrás o por debajo, de esa integración cultural. [...] Un rechazo constante y deliberado de una integración total.” (Roig 1973,33)

De l'autre côté, il adopte sans hésitation le français en tant que langue littéraire ainsi qu'il le dira un peu plus tard :

« Bien qu'ayant toujours gardé ma nationalité espagnole, et étant resté toujours en contact avec l'Espagne, je n'ai jamais écrit qu'un français [ce qui n'est pas tout à fait correct], et ce d'emblée, sans hésitation, dès ce *Grand voyage* pourtant écrit à Madrid alors que je ne parlais qu'espagnol ... Pourtant, je ne cesse de me dire qu'il faudra un jour que j'écrive en espagnol, n'ayant jamais admis définitivement de n'être pas un écrivain de langue espagnole. Parce qu'au fond je n'oublie jamais que je suis un étranger en France [...]. » (Braucourt, 1974, 4)

Cette fissure interne va très loin. Après la publication de l'*Autobiografía* (1977), il dit dans un entretien :

“[...] el problema de la identidad es uno de mis más graves problemas desde siempre, no sé realmente quién soy. El hecho de haber salido muy joven al extranjero, de haber tenido muy joven la necesidad o la posibilidad o el placer de trabajar clandestinamente en la Resistencia francesa, de haber vivido siempre con otras identidades, me ha marcado mucho.

Le diría que casi, casi estoy a gusto con esa pérdida de identidad.” (Montero 1977, 6)

Il est vrai que l'*Autobiografía* apporte un certain équilibre langagier, mais en même temps le sentiment de déchirure s'intensifie. Elle se renforce par le fait que le livre sera lu avant tout comme un ouvrage politique et beaucoup moins comme un texte littéraire, contrairement à ce que l'auteur aurait souhaité, comme il dit à plusieurs reprises. Il aimerait davantage être vu comme écrivain et bien moins comme polémiste politique. Cette attitude maintient vivant le désir d'écrire (également) en castillan. Ce désir, il l'exprime de nombreuses fois dans des entretiens. Il se serait presque réalisé avec *L'Algarabie*, d'après ce que Semprún dit dans un entretien avec Gérard de Cortanze en 1981 :

« Ce livre-là, finalement très ancien, que je traîne depuis 10 ans sous diverses formes, brouillons et étapes dans ma tête et sur ma table, écrit alternativement en espagnol et en français a, pendant des mois, cherché sa langue. Et puis un jour, il est devenu un livre en français. » (Cortanze 1981, 16)

Cependant, ce français est très particulier, comme il dira au cours de ce même entretien :

« Les personnages principaux [...] sont des Espagnols qui vivent en France. Des pages entières y fleurissent le sabir ! Ce que je voulais, c'était réfléchir sur ce langage, sur cette utilisation bizarre du langage qu'ont les Espagnols immigrés qui finissent par parler très mal l'espagnol et à ne jamais réussir à parler correctement le français. » (Cortanze 1981, 16)

Il précisera en 1986 dans un entretien avec Pierre Boncenne :

« [...] avec *L'Algarabie*, le 'charabia' est dû au fait que le livre fut d'abord écrit en espagnol, puis s'est transformé en français. » (Boncenne 1986, 107)

Le titre même de *L'Algarabie* renvoie au mélange de langues, le mot étant employé dans sa forme castillane pour 'baragouin, discours incompréhensible' ; initialement il voulait dire 'arabe' [de l'arabe 'gharb' qui veut dire 'occident, ouest']. On peut interpréter ce roman, qui se déroule à Paris – un Paris fort différent de celui que nous connaissons, car scindé en deux parties dont l'une

est le reste d'une zone occupée par des groupes insurrectionnels d'après 1968, qui se combattent par moments mutuellement, le roman se terminant par l'assassinat du protagoniste – un roman en plus qui se caractérise par plusieurs *mises en abîme* – comme un tournant décisif dans la vie de l'auteur : il prend congé de son passé qui semble définitivement terminé. Il avait espéré, jusqu'à la mort de Franco, retourner vivre tranquillement (?) en Espagne, mais il doit s'avouer en 1981 :

« Ce n'est que dans les trois années qui ont suivi la mort de Franco que j'ai compris que je me trompais, que je ne reviendrais jamais. Je pouvais à la limite faire un effort pour m'accepter comme apatride intellectuel qui écrit dans les deux langues et tenter d'assumer – au risque de perdre beaucoup de temps – le bi-linguisme. » (Cortanze 1981, 17)

Semprún procède à une réinterprétation de sa situation culturelle et langagière, peut-être peut-on dire qu'il traverse lui-même une période d'*algarabía*. On peut interpréter *L'Algarabie* comme un tournant décisif de sa perception de lui-même qui peu à peu le mène vers une conscience linguistique renouvelée. En 1986, il publie le roman suivant *La montagne blanche*, différent à beaucoup d'égards des précédents : la construction est plus régulière, surtout le langage est bridé, pour ainsi dire, les phrases sont beaucoup plus courtes que d'habitude et le renoncement aux jeux de mots, chers à Semprún, le caractérisent. Après la publication de cet ouvrage, dans l'entretien avec Pierre Boncenne, Semprún revient à sa situation langagière et montre des facettes nouvelles :

« J'ai accepté définitivement cette situation à la fois très plaisante et très difficile : le bilinguisme. Il est aussi agréable qu'inquiétant de passer, de se couler dans des formes d'expression différentes. Lorsqu'il m'arrive de relire les carnets de travail que je tiens pendant que j'écris quelque chose, je m'aperçois que dans une même note, presque dans la même phrase, je peux passer de l'espagnol au français. Cette espèce de schizophrénie du langage, je l'ai acceptée. [...] Maintenant, après *La montagne blanche*, que j'ai essayé de rédiger de façon très française, c'est-à-dire sans être corrompu par le baroque hispanique, j'ai décidé, par compensation, d'écrire mon prochain roman en espagnol. » (Boncenne 1986, 107)

Ce prochain roman se fera attendre pendant un temps considérable. Il est possible que le ministère de la culture espagnol que Semprún occupe entre 1988

et 1991 ait joué là un rôle ; cette proposition d'exercer des responsabilités politiques l'aurait surpris lui-même. Cependant, entre 1986 et 2003, il publie des textes importants en français, notamment *L'Écriture ou la vie* (1994) et *Le Mort qu'il faut* (2001), textes qui reprennent le sujet de Buchenwald. Entre temps, il maintient sa position entre les deux langues et cultures, comme il précisera encore en janvier 1994 dans un entretien avec Gérard de Cortanze :

« Je sais que ma double identité linguistique est une chose à laquelle je tiens beaucoup. Je ne veux pas abandonner l'usage littéraire des deux langues. J'essaie, coûte que coûte, de maintenir cette singularité. Je ne veux pas être un Espagnol qui finit par ne plus écrire qu'en français [...] ». (Cortanze 1994, 99)

Un peu plus tard dans la même année, il insiste sur sa décision d'adopter le français qu'il désigne comme sa deuxième langue-mère :

« Autant que l'espagnol, en effet, le français était ma langue maternelle. Elle l'était devenue, du moins. [...] pour ma part, j'avais choisi le français, langue de l'exil, comme une autre langue maternelle, originaire. Je m'étais choisi de nouvelles origines. J'avais fait de l'exil une patrie. En somme, je n'avais plus vraiment de langue maternelle. Ou alors en avais-je deux, ce qui est une situation délicate [...]. Ce n'était en tout cas pas par facilité que j'avais choisi d'écrire en français *Le grand voyage*. Il m'aurait été tout aussi facile [...] ou tout aussi difficile, de l'écrire en espagnol. Je l'avais écrit en français parce que j'en avais fait ma langue maternelle. » (Semprun 1994, 283/284)

Il faudrait se demander si cette déclaration n'est pas, jusqu'à un certain degré, la rationalisation après coup d'une décision prise jadis en grande partie pour des raisons pragmatiques. Une grande partie de contenu de ce premier roman s'est effectivement déroulée en français (mais aussi en allemand), d'autre part le marché espagnol était fermé à un auteur comme Semprun, ainsi que l'imposera la censure franquiste. De toute façon, cette pensée de la co-présence égalitaire des deux langues se précisera de plus en plus dans son univers intellectuel et mental. Vers la fin de 1994, il la précisera et la nuancera en même temps, dans le cadre du discours de remerciement pour le Prix de la Paix, décerné par les libraires allemands à l'occasion de la Foire du livre de Francfort (il s'y exprimera en allemand) :

« Contrairement à Thomas Mann je ne me suis jamais exilé de ma nationalité espagnole, mais de ma langue maternelle. Pendant un certain temps, j'ai pensé que j'avais trouvé une nouvelle patrie après avoir acquis la langue française dans laquelle j'ai écrit la plupart de mes livres. Vu du point de vue de la langue littéraire, je suis donc ou bien apatride – puisque je suis un bilingue convaincu ou je souffre de schizophrénie linguistique irréparable (comme on voudra) – ou bien j'ai deux patries, ce qui est impossible si l'on prend au sérieux l'idée de la patrie [...]. » (Semprun 2003a, 62, trad. fr. G.K.)⁹

Et il continue :

« Finalement, ma patrie n'est pas la langue, ni l'espagnole ni la française : ma patrie est la faculté linguistique [ou : faculté d'expression ?]. C'est-à-dire un espace de communication sociale et de possibilités langagières dans lequel se présente la chance de présenter l'univers et de le modifier un petit peu ou dans les marges. » (Semprun 2003a, 62/63, trad. fr. G.K.)¹⁰

4. Observations finales

Le chemin qui mène jusqu'à cette dernière abstraction a été long et non dénué de virages. La modification ultérieure de l'horizon langagier sur un niveau élevé – là où le plurilinguisme n'est pas présent dès l'enfance et où il s'agit de compétences qui dépassent la simple communication quotidienne – se déroulera sans doute toujours en tant que processus lent, dans lequel de nombreuses variables jouent leurs rôles. Par conséquent, il n'est pas étonnant que

⁹ „Im Gegensatz zu Thomas Mann habe ich mich nie aus meiner spanischen Staatsbürgerschaft exiliert, wohl aber aus meiner Muttersprache. Eine Zeitlang dachte ich, dass ich ein neues Vaterland gefunden hätte, nachdem ich mir die französische Sprache zu eigen gemacht hatte, in der ich den Großteil meiner Bücher geschrieben habe. Vom Stand der Literatursprache aus gesehen, bin ich also entweder vaterlandslos – da ich ein leidenschaftlicher Zweisprachler bin oder weil ich an unheilbarer sprachlicher Schizophrenie leide (wie man will) –, oder aber ich habe zwei Vaterländer, was unmöglich ist, wenn man den Gedanken des Vaterlandes ernst nimmt [...].“

¹⁰ „Letztendlich ist mein Vaterland nicht die Sprache, weder die spanische noch die französische: Mein Vaterland ist das Sprachvermögen. Das heißt, ein Raum sozialer Kommunikation und linguistischer Möglichkeiten, in dem die Chance besteht, das Universum darzustellen und es vielleicht ein wenig oder am Rande zu verändern.“

les personnes concernées donnent parfois des différentes étapes de leur existence des descriptions de leur situation assez différentes, d'autant plus que les biographies respectives peuvent prendre des tournants assez différents, même après l'initiation à leur existence bilingue. À côté de la conquête d'une (ou de plusieurs) cultures il s'agit de savoir de quelle façon celles-ci seront ensuite mises en pratique. Ces auteurs restent toujours dans un 'entre-deux' dont les limites internes sont mobiles. On peut rencontrer une adhésion, presque sans éléments critiques, chez de nombreux plurilingues qui, d'une société présentant moins de prestige, sont transplantés dans une autre jouissant d'un prestige plus élevé (du moins à leurs yeux) – cela se laisse observer par exemple chez un certain nombre d'immigrés roumains en France – (je mentionne juste l'autre extrême qui se rencontre également, encore que moins souvent – à savoir le refuge vers la langue d'origine et la démarcation complète de la culture environnante), mais certains peuvent développer un regard qui lie la familiarité avec la culture environnante à une certaine distance critique ; c'est cette attitude critique et en même temps empathique qui laisse espérer les analyses les plus intéressantes. Il est vrai que l'observateur qui en fait preuve ne récolte pas toujours la reconnaissance qu'il mériterait en principe. Jorge Semprún a tôt commencé à regarder les deux langues et cultures qu'il pratique le plus de cette façon ; il a utilisé ses capacités linguistiques pour s'appropriier et pour comprendre profondément une deuxième culture ce qui a fait de lui un constructeur de ponts incomparable. Il pourrait être intéressant de prendre en considération des biographies et des processus comparables en employant les mêmes critères pour en tirer des connaissances généralisables. En dernière étape, sa profession de foi pour la faculté linguistique, en 1994, renvoie à un niveau beaucoup plus profond et abstrait, à savoir à la faculté d'expression qui précède toute compétence dans une langue précise – un véritable processus de *transculturation*.

Indications bibliographiques

- Semprun, Jorge, 1963. *Le grand voyage*. Paris : Gallimard.
Semprun, Jorge, 1966. *La guerre est finie*. Scénario du film d'Alain Resnais. Paris : Gallimard.
Semprun, Jorge, 1967. *L'évanouissement*. Paris : Gallimard.
Semprun, Jorge, 1969. *La deuxième mort de Ramón Mercader*. Paris : Gallimard.
Semprún, Jorge, 1977. *Autobiografía de Federico Sánchez*. Barcelona: Planeta.
Semprun, Jorge, 1981. *L'Algarabie*. Paris : Fayard.

- Semprun, Jorge, 1986. *La montagne blanche*. Paris : Gallimard.
- Semprun, Jorge, 1993. *Federico Sanchez vous salue bien*. Paris : Grasset.
- Semprun, Jorge, 1993a. *Federico Sánchez se despide de Ustedes*. Barcelona: Tusquets.
- Semprun, Jorge, 1994. *L'écriture ou la vie*. Paris : Gallimard.
- Semprun, Jorge, 1998. *Adieu, vive clarté ...*. Paris : Gallimard.
- Semprun, Jorge, 2003. *Veinte años y un día*. Barcelona: Tusquets.
- Semprun, Jorge, 2003a. „Demokratisierung ist die Wurzel des Friedens – nicht umgekehrt“, in: id., *Blick auf Deutschland*, Frankfurt/Main: Suhrkamp, 57-74.
- Semprun, Jorge, 2012. *Le fer rouge de la mémoire*. Paris : Gallimard.
- Augstein, Franziska, 2008. *Von Treue und Verrat*. Jorge Semprun und sein Jahrhundert. München : Beck.
- Boncence, Pierre, 1986. « Jorge Semprun », in : *Lire* (Paris), no. 126, mars 1986, 104-114.
- Braucourt, Guy, 1974. « Le temps et la mémoire. Entretien avec Jorge Semprun », in : *Les Nouvelles littéraires* (Paris), no. 2422, 4.
- Cortanze, Gérard de, 1981. « Jorge Semprun : itinéraire d'un intellectuel apatride », in : *Magazine littéraire* (Paris), no. 170, 14-19.
- Cortanze, Gérard de, 1994. « Jorge Semprun. 'Je n'ai été le ministre de personne' » in : *Magazine littéraire*, no. 317, janvier 1994, 96-102.
- Erfurt, Jürgen, 2021. *Transkulturalität – Prozesse und Perspektiven*. Tübingen: Narr Francke Attempo.
- Fox, Soledad, 2016. *Jorge Semprun*. L'écriture et la vie. Paris : Flammarion.
- Klinkert, Thomas, 2001. « Quand la 'neige d'antan' efface la 'langue originaire'. A propos du bilinguisme de Jorge Semprun », in : *Creliana* (Mulhouse), hors-série, no. 1, 128-137.
- Kohut, Karl, 1983. „Jorge Semprun (*1923, Madrid)“, in: id., *Escribir en Paris*. Entrevistas, Frankfurt/Main: Vervuert, 157-192.
- Kremnitz, Georg, 1993. „Ein Autor zwischen zwei Sprachen: Jorge Semprun“, in: Loewe, Siegfried/Martino, Alberto/Noe, Alfred (Hg.), *Literatur ohne Grenzen*. Festschrift für Erika Kanduth, Frankfurt/M.: Lang, 201-212.
- Kremnitz, Georg, 2015. *Mehrsprachigkeit in der Literatur*. Ein kommunikationssoziologischer Überblick. Wien: Praesens [2004].
- Kremnitz, Georg, 2022. „Literarische Mehrsprachigkeit als Ausdruck von sich ausbildender Transkulturalität: das Beispiel Jorge Semprun“, in: Erfurt, Jürgen/Leroy, Marie/Stierwald, Mona (Hg.), *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen/Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones*, Tübingen: Narr Francke Attempo, 251-262.

Georg Kremnitz

- Löffler, Sigrid, 1992. „Die Grundidee des Marxismus ist falsch‘. Der spanische Schriftsteller und Politiker Jorge Semprún über den langen Abschied vom Kommunismus, über Buchenwald und die Tücken der Erinnerung“, in: *Profil* (Wien), 27.I.1992, 64-66.
- Montero, Rosa, 1977. „Jorge Semprún, ‘No sé realmente quién soy’“, in: *El País semanal* (Madrid), no. 29, 4-9.
- Roig, Montserrat, 1973. „Jorge Semprún, en un vaivén“, in: *Triunfo* (Madrid), no. 570, 32-35.
- Tanzmeister, Robert, 1996. „Sprachliches Relativitätsprinzip und literarische ‚Selbstübersetzung‘ am Beispiel von Jorge Semprúns *Federico Sanchez vous salue bien* und *Federico Sánchez se despide de Ustedes*“, in: *Quo vadis Romania?* (Wien), no. 7, 67-100.

Oberwaltersdorf, 13 mars 2023